

La disparition d'un mobilisé fillingeois

Souvenirs, souvenirs ...

Me permettra-t-on d'ouvrir une parenthèse personnelle en abordant ce sujet ? Certes, j'avais seulement trois ans et quatre mois en ce funeste début d'août 1914, et sept ans et demi quand retentirent les cloches de l'Armistice. Mais certains souvenirs restent indélébiles. Par ailleurs, une demi-douzaine de courts *billets* griffonnés par mon père mobilisé dès le premier jour et quelques témoignages recueillis auprès de mon entourage donnent une idée de la situation d'une famille qui a perdu un être cher ...

Une famille parmi d'autres

En cette fin de juillet 1914, mon père Eugène Bajulaz, né à Couvette en 1881 et y demeurant, occupe la maison que mon grand-père Julien y fit bâtir en 1882. Il avait appris le métier de menuisier qu'il exerça avec plaisir jusqu'en 1904. Mais cette année-là, son frère aîné François, qui aidait ses parents à cultiver leurs champs, se maria et quitta la maison. Mon père dut le remplacer et devint cultivateur à plein temps. Il perdit sa mère en janvier 1910 et son père en juin 1914. Entre temps, il avait épousé en mars 1910, Angèle Bérard, née en 1888 et originaire de Scientrier. Fin mars 1911, leur premier enfant vit le jour et fut prénommé Lucien ...

En ce milieu d'été 1914, mes parents font donc valoir leur modeste propriété qui compte une vingtaine de journaux (surface labourable par un homme en une journée ; elle valait dans notre région 29 ares 48 centiares) et possèdent trois ou quatre vaches, une génisse et un cheval. Vers 1912, ils avaient fait construire une étable spacieuse qui leur avait coûté cinq mille francs. En fait d'économies, il ne leur restait plus qu'un billet de cent francs suisses. Dernière information d'ordre familial : ma mère attend un deuxième enfant qui doit naître au début novembre. Mais sa grossesse la fatigue beaucoup.

C'est l'époque où la moisson bat son plein. Les hommes fauchent les blés aux lourds épis, lient les gerbes, les transportent à la maison. Les femmes, la fauille à la main, font les javelles et les rassemblent en gerbes ... On se hâte car le temps de la batteuse et des regains approche ...

Mais quand, le premier août en fin d'après-midi, le tocsin retentit, la population comprend que la situation est grave, les coeurs se serrent ... Les mobilisables pensent aux leurs qu'ils vont quitter, aux travaux interrompus, aux imprévus qui les attendent. Mais ils s'inclinent devant l'inévitable. D'ailleurs, au fond d'eux-mêmes, ils sont persuadés que la guerre ne peut durer longtemps ...

La mobilisation et les débuts de la guerre

Le départ

Trop jeune pour comprendre ce qui se passait, je n'avais vu, la veille au soir, que des visages graves autour de moi. Le lendemain matin, j'entends, de ma chambre située au-dessus de la cuisine, des bruits inhabituels. Un peu plus tard, je me lève sans bruit et me mets à la fenêtre. Tout à coup, je vois passer sur le chemin qui mène à Bonne un petit groupe d'hommes parmi lesquels je reconnaissais mon père. Ils n'ont pas revêtu leur tenue journalière de travail et portent un sac en bandoulière. Ils disparaissent bientôt derrière un rideau d'arbres ...

Quand je descends de ma chambre pour déjeuner, je trouve ma mère en larmes et qui m'embrasse plus

Première lettre de mon père, datée du 7 août.

Bien chère Angèle,

Je m'empresse de t'écrire ces deux lignes pour te dire qu'on n'est pas encore habillés. Quand nous sommes arrivés le lundi à Lyon, nous nous sommes rendus au fort Saint-Irénée... Je pense qu'on y restera un certain temps... Louis Bajulaz, Jovard et Levet, de Bonne, et Montfort de Lossy, et moi-même, nous sommes à la même compagnie. Je pense que tu as reçu la carte que je t'ai envoyée mardi ...

Je serais bien content d'avoir de tes nouvelles. Es-tu guérie ? Et comment t'en tires-tu toute seule ? Dis-moi aussi ce qui se passe chez nous, si on a déjà pris le cheval, et comment vous vous arrangez les uns et les autres .

En attendant de tes nouvelles, je t'embrasse bien fort ainsi que le petit Lucien.

Lettre du 15 août.

Comme tu ne m'envoies aucune nouvelle, je suis inquiet. Est-ce que par hasard tu n'aurais pas reçu ma dernière lettre ? Ou serais-tu dans l'impossibilité de m'écrire ? J'ai grand peur que tu sois malade. Si tu ne peux pas écrire toi-même, fais donc faire ta lettre par quelqu'un d'autre afin que je sache au moins des nouvelles de la maison. Il est vrai que toutes les lettres arrivent avec beaucoup de retard, et même qui se perdent par rapport à la mobilisation qui est par bonheur à peu près terminée.